

UN SOIR, UN TRAIN (1968)

D'André DELVAUX

**Avec Yves MONTAND, Anouk AIMÉE, Adriana BOGDAN,
François BERKELAERS**

D'après le livre de JOHAN DAISNE

Images GHISLAIN CLOQUET musique FREDDY DEVREESE

Un réalisme magique.

Conquérir un espace intérieur a été pour André Delvaux la marque distinctive de toute entreprise esthétique.

De l'autre côté du pont, les fantômes viennent à notre rencontre, nous dit Murnau dans « Nosferatu ». J'aimerais dit Delvaux partir comme Pessoa. « *M'endormir et dans le silence sidéral d'un seul corps, s'éteint la nébuleuse de tous ceux qui furent Pessoa, seule reste l'œuvre.* » Je voudrais m'endormir comme cela.

« Je suis entré en cinéma comme on entre en religion. On a deux vies, la fausse, celle de notre rapport avec les autres, pratique, utile, prête à retourner en poussière ; et la vraie, celle que nous avons rêvé enfant et que nous continuons à rêver adulte sur fond de brouillard, dans les gros flocons du train qui passe le pont. »

Dans « Un soir, un train » l'itinéraire de Mathias Vreeman (Yves Montand / André Delvaux) commence le jour des Morts, à la Toussaint, quand la vieille dame lui demande d'aller fleurir la tombe de son père. Depuis ce moment, les différentes heures rythment la journée de Mathias qui s'enlisent dans l'inachevé, l'inaccompli.

Son cours à l'université est interrompu par une grève des étudiants, une querelle linguistique. La répétition de la pièce d'Elckerlijck, où participe Anne sa compagne (Anouk Aimée), révèle une controverse en cours, sur le sens à donner à la mort.

Le repas amoureux qui suit et que concocte Mathias, comme une préparation à l'acte d'amour. La petite mort évoquée pendant la répétition de la pièce s'achève dans la frustration parce que Anne, préoccupée par sa pièce, se refuse à lui. Mathias va consumer le temps qui lui reste avant de prendre un train, à vainement chercher la tombe de son père, à compromettre peut-être définitivement son amour.

La locomotive du train qui va partir, cadré au millimètre, et éclairé avec une grande subtilité est un train qui nous emmène dans l'ailleurs.

Après cet intermède le second volet du film est conçu afin de refléter en miroir le premier. L'inquiétante étrangeté s'instaure, lorsque Mathias part à la recherche d'Anne dans les longs couloirs déserts du train. En effet, à sa grande surprise, elle était venue s'installer dans son compartiment pour l'accompagner jusqu'à la prochaine ville, lieu de la conférence de Mathias. A un moment où celui-ci s'est assoupi, elle sort dans le couloir. Lorsqu'il se réveille Anne a disparu. Un engourdissement général des voyageurs s'opère et Mathias ne reconnaît plus le paysage pourtant familier, constate que sa montre s'est arrêtée. Le temps est suspendu.

Le train s'arrête en rase campagne, une campagne d'hiver morne et froide. Mathias descend avec deux autres passagers pour se dégourdir les jambes, mais le train repart inopinément. Il se retrouve avec les deux hommes, Val, qui fut un de ses étudiants et Hernhutter, son ancien professeur.

De ce paysage de limbes, marécageux et glacé, Mathias entreprend la quête qui, comme celle de la pièce d'Elckerlijck, va le révéler à lui-même, dépouillé de tout, sans passé, sans avenir, dans sa dérélition.

Dans la nuit, à la recherche d'un village, d'âmes, les trois hommes semblent faire un voyage initiatique. Pour Mathias, son obstination est de retrouver Anne. Il la situe romantiquement dans un village enneigé, le soir de Noël pendant la Messe de Minuit.

Ce voyage initiatique réaffirme l'existence d'où il eut la fulgurance de la révélation de la Nativité, qu'il perdra le jour des Morts. Les trois hommes se retrouvent devant le cinéma du village à l'entrée lugubre. Sur l'écran, un homme en état d'apesanteur, cosmonaute, parachutiste, flotte indéfiniment dans un paysage sidéral au son d'une musique immatérielle. A la sortie du cinéma, ils cherchent une auberge et la trouvent, lieu étrange, aux personnages figés où une jeune femme qui fait office de maître d'hôtel leur désigne une table pour manger. L'inquiétude de la mort gagne Mathias et Hernhutter. A la fin du repas, la jeune femme au regard de braise, fascinant, hypnotique entraîne Val dans une danse macabre, terrifiante. L'accident du train qu'ils ont quitté survient en pleine nuit et vient s'installer dans l'auberge.

Mathias se retrouve dans un entrelacs de ferraille, dans l'activité intense des pompiers et des sauveteurs. Dans un hangar, parmi les morts se trouvent Val et Anne. Bouleversé, Mathias serre Anne dans ses bras.

Comment atteindre l'inexprimable, l'absolu ? Telle est l'ambition d'André Delvaux. Atteindre l'au-delà de la réalité sensible.

Delvaux conjugue le cinéma au passé, au présent et au futur par la construction du film, la circulation des objets, la bande sonore une des plus riches de toute l'histoire du cinéma. Les sons annoncent, appellent le passé ou le futur bien avant leur apparition.

Ici le fantastique est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît pas les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel. En revanche, dans le réalisme magique, le narrateur, dans ce film, Mathias, accepte l'émergence dans son environnement quotidien d'une réalité radicalement autre, mais apparemment cohérente, qu'il ne soumet pas explicitement à un jugement comme « La Métamorphose » de Kafka ; nous sommes ici dans la tradition nordique et flamande exprimée aussi dans la peinture. Pour atteindre cela, Delvaux élabore un réalisme minutieux dont la perception est forcément décalée, car intériorisée par une vision subjective.

Évoquant « l'espace vide » de Peter Brook, c'est au réel épuré de Murnau « L'Aurore, Tabou », que le réalisateur se réfère, dont le dessein supérieur ne se révélerait qu'avec le recul du film achevé.

Dans la séquence de la répétition de la pièce d'Elckerlijck, la Mort par deux fois clame sa puissance : « Je suis la Mort qui n'épargne personne ». Dans un plan rapproché on voit Mathias et Anne, interpellés par la menace. Dans la scène du repas, Anne est déjà touchée par l'aile de la Mort, qui n'épargne personne. Car la Mort apparaît de plus en plus inquiétante, tel le squelette armé d'une faux qui, au mur de la pièce, la confronte.

Quand Moïra, dans l'auberge, entraîne Val dans la danse, la mort celle du Christ en croix domine le comptoir. En se penchant sur le corps d'Anne après l'accident du train, Mathias perçoit la dimension magique qui vient de se réaliser.

André Delvaux s'insère dans une tradition artistique dont « Un soir, un train » illustre superbement les enjeux.